

Chapitre 1

Clausewitz

Carl von Clausewitz, né en 1780, soldat en 1793, général en 1818, décédé en 1831, est l'auteur, entre autres, du *Vom Kriege* (« De la guerre »), ouvrage inachevé¹, publié à titre posthume par sa veuve Marie von Brühl, mille fois commenté, devenu mythique. Il y a une histoire de la réception, de la lecture et de la critique de l'œuvre de Clausewitz dans le monde, qui se confond en partie avec l'histoire de la pensée

1. En huit parties: livre 1 sur la nature de la guerre, avec huit chapitres: qu'est-ce que la guerre?, fin et moyen dans la guerre, le génie martial, le danger dans la guerre, l'effort physique dans la guerre, les renseignements dans la guerre, la friction dans la guerre, conclusions; livre 2 sur la théorie de la guerre, avec cinq chapitres: classification de l'art de la guerre, théorie de la guerre, art de la guerre ou science de la guerre, méthodicité, critique; livre 3 sur la stratégie en général, avec 18 chapitres: stratégie, éléments de la stratégie, les données morales, les principales forces morales, la vertu martiale de l'armée, l'audace, la persévérance, la supériorité numérique, la surprise, la ruse, rassemblement des forces dans l'espace, union des forces dans le temps, la réserve stratégique, l'économie des forces, l'élément géométrique, la suspension de l'acte militaire, le caractère de la guerre moderne, tension et repos; livre 4 sur l'engagement, avec deux chapitres 3 et 4 (pas de chapitres 1 et 2): l'engagement en général, l'engagement en général (suite); pas de livre 5; livre 6 sur la défense, avec cinq chapitres (1, 2, 3, 5 et 26): attaque et défense, rapports mutuels de l'attaque et de la défense dans la tactique, rapports mutuels de l'attaque et de la défense dans la stratégie, le peuple en armes; esquisse d'un livre 7 sur l'attaque, avec sept chapitres (2, 3, 4, 5, 6, 7 et 22): nature de l'attaque stratégique, objets de l'attaque stratégique, force décroissante de l'attaque, point culminant de l'attaque, destruction des forces armées ennemies, bataille offensive, point culminant de la victoire; livre 8 sur le plan de guerre, avec onze chapitres (dont deux chapitres 3A et 3B et deux chapitres 6A et 6B): introduction, guerre absolue et guerre réelle, cohésion interne de la guerre, ampleur de la fin militaire et de l'effort exigé, définitions plus précises de l'objectif militaire: terrasser l'ennemi, définitions plus précises de l'objectif militaire: terrasser l'ennemi (suite) comme objectif limité, influence de la fin politique sur l'objectif militaire, la guerre comme instrument de la politique, objectif limité: la guerre offensive, objectif limité: la défense, le plan de guerre quand l'objectif est de terrasser l'ennemi.

stratégique. L'officier prussien est le maître de la pensée militaire, plus précisément, de la pensée militaire terrestre (il ne traite pas de la guerre navale) interétatique (« du fort au fort ») occidentale moderne (la guerre entre égaux juridiquement). À cet égard, il a surclassé Jomini (1779-1869), son contemporain et rival.

Témoin engagé des guerres de la Révolution et de l'Empire, Clausewitz a tiré de la pratique militaire napoléonienne une théorie de la guerre. Celle-ci, « franco-allemande », est devenue la théorie « générale » de la guerre jusqu'à nos jours, lors même qu'elle concerne essentiellement les conflits armés symétriques, *id est* entre États de puissance équivalente. Cette « généralisation » s'explique d'abord par un processus de diffusion de l'œuvre au-delà de la Prusse, en Europe continentale, en Grande-Bretagne, aux États-Unis ; ensuite par un processus d'universalisation due à l'expansion occidentale d'une part, à l'intégration dans le marxisme-léninisme d'autre part (d'Engels à Giap et Guevara en passant par Lénine et Mao) ; enfin par un processus de vulgarisation, la bibliographie sur Clausewitz étant immense. Parmi mille commentateurs, laudatifs ou critiques, se voulant héritiers ou opposants, citons, en France, Raymond Aron¹ et René Girard², en Allemagne, Carl Schmitt³ et Werner Hahlweg. Ce dernier a consacré sa vie à l'édition et à l'étude de Clausewitz⁴. Bruno Colson, enfin, est l'auteur de la première biographie en langue française de l'inépuisable théoricien (chez Perrin en 2016).

La réflexion clausewitzienne porte, de manière générale, sur la belligérance, la planification et les opérations militaires, l'attaque et la défense, les vertus martiales, plus spécifiquement, sur les rapports entre l'organisation militaire et les structures politico-sociales, la réforme

1. *Penser la guerre, Clausewitz*, 2 vol., Paris, Gallimard, 1976, et *Sur Clausewitz*, Bruxelles, Complexe, 1987 ; Julien Freund : « Guerre et politique de Karl von Clausewitz à Raymond Aron », *Revue française de sociologie*, n° 4, 1976, p. 643-651 ; Emile Perreau-Saussine : « Raymond Aron et Carl Schmitt, lecteurs de Clausewitz », *Commentaire*, n° 103, 2003, p. 617-622.

2. *Achever Clausewitz*, Paris, Carnets Nord, 2007.

3. *Théorie du partisan* (1963), in *La notion de politique – Théorie du partisan*, Paris, Calmann-Lévy, 1972, rééd. Champs Flammarion, 1999 ; « Clausewitz, penseur politique » (1967), in *Carl Schmitt : Machiavel, Clausewitz. Droit et politique face aux défis de l'histoire*, Paris, Krisis, 2007, p. 43-85.

4. Cf. J.-J. Langendorf : *La pensée militaire prussienne*, *op. cit.*, « Post Tenebras Lux : Werner Hahlweg », p. 595-600.

de l'armée et la réforme de l'État, la guerre totale et la guerre limitée, l'ascension aux extrêmes, la guerre populaire, la guerre et la paix. Clausewitz, dit-on, oscillait entre deux pôles : Iéna, la défaite prussienne due à une seule bataille décisive ; la campagne de Russie, la défaite française due à l'usure de l'espace, du climat, de la guérilla. Sa réflexion n'est pas seulement descriptive et explicative ; elle est prescriptive, car l'auteur se veut conseiller du prince. Si l'on va au noyau de la pensée clausewitzienne, on trouve trois formules, une « trilogie » et trois antithèses, soit *des schémas ternaires pour penser le duel*.

1. Les trois formules

1) La formule sur *la guerre, continuation de la politique* – de la politique étrangère d'État – *par d'autres moyens* – militaires – *ou instrument de la politique*, est la plus célèbre. Il s'agit de la politique-objet, c'est-à-dire l'ensemble des facteurs qui conditionnent la guerre, et de la politique-sujet, c'est-à-dire l'action dirigeante. Dans la Formule, la guerre est entendue, non comme conflit armé, mais comme le recours à la force armée. Comme telle, elle n'est pas un « échec de la politique » ni un « mal » ; elle n'est pas non plus quelque chose de sacré¹. Elle n'est pas une *menace* existentielle, donc une situation que l'on veut, doit ou devrait éviter ; elle est un *outil*, coercitif, que l'État – ou un Parti – peut utiliser – efficacement – pour parvenir à (imposer) des fins politiques (contre une ou plusieurs forces d'opposition). Voilà l'idée fondamentale, mille fois discutée : que *la guerre poursuit la politique* ; qu'à cet égard le recours à la force armée est utile et efficace ; que la causalité et la finalité de la guerre lui sont extérieures, puisqu'elle est décidée par l'autorité politique pour des buts politiques. Deux autres formulations clés existent : l'une concernant la globalité de la belligérance en tant que phénomène polémologique ; l'autre, sa spécificité en tant que combat.

2) Globalement, *la guerre mêle la passion, l'action et la raison* : l'animosité populaire, l'activité combattante, l'intelligence politique. Selon cette définition « trinitaire », la belligérance réunit trois acteurs : le

1. Aucune notion de « guerre sainte » chez Clausewitz.

peuple (en langage contemporain, l'opinion publique et les médias); la force armée; le gouvernement, ou une autorité non étatique¹. Le gouvernement, disposant de la force armée, doit garder la *maîtrise* de ce duel qu'est la guerre, où chacun doit compter avec les actions et réactions de l'ennemi². Ajoutons les tiers, que Clausewitz oublie mais que Julien Freund souligne³: la guerre est un duel devant des tiers; c'est pourquoi il importe également de tenir compte des actions et réactions des tiers...

« *La guerre est l'effet réciproque prolongé de deux (volontés) opposées* », dit Clausewitz. Tel est le caractère dialectique de la guerre: l'action mutuelle dans les opérations pour tenter de vaincre l'ennemi en exploitant ses faiblesses, en le brisant ou en l'usant. Ce « principe de polarité » explique la recherche de la supériorité sur l'Autre, notamment par la surprise (accomplir quelque chose auquel ne s'attend pas l'ennemi) ou par l'innovation (technique, tactique, opérationnelle ou organisationnelle). Il explique aussi que l'innovation finira par être imitée ou par rencontrer une parade⁴, du côté de l'adversaire, du moins s'il n'est pas aussitôt vaincu et s'il dispose d'un délai de réaction, du côté des tiers qui observent, du moins s'ils ont les moyens de l'imitation ou de la parade. Telle est la double loi de l'armement: l'innovation puis la diffusion par mimétisme. À la dialectique, s'ajoute le hasard, c'est-à-dire le « brouillard » et les « frictions » de la guerre⁵: l'incertitude sur les intentions, les manœuvres, les capacités de l'adversaire, et cela, malgré le renseignement; la multitude des incidents de détail (les retards, pannes, accidents, erreurs, mauvaises informations, communications

-
1. La « trinité » clausewitzienne: « *l'instinct* » ou la violence des masses, « *le jeu des probabilités* » ou l'art du commandement, « *l'entendement* » ou la direction politique, reproduit la hiérarchie platonicienne des ressources, des guerriers, du souverain.
 2. En ce sens, Clausewitz, dit René Girard, pense les relations mimétiques entre les hommes. D'après Girard, c'est l'ensemble des rapports franco-allemands qu'on lit à travers Clausewitz, de Iéna 1806 à Sedan 1940: *Vom Kriege* est écrit pour cette période de l'histoire dans laquelle les guerres européennes s'exaspèrent de façon mimétique, jusqu'à une montée aux extrêmes devenue planétaire, dont le dernier surgeon est le terrorisme islamique.
 3. « Le rôle du tiers dans les conflits », *Etudes polémologiques*, n° 17, 1975, p. 11-23; « L'ennemi et le tiers dans l'État », *Archives de philosophie du droit*, 1976, p. 23-38.
 4. Exemple du cuirassé et de la torpille, du char et du lance-roquette antichar, de l'avion et du canon anti-aérien, de la suprématie conventionnelle et de la lutte subconventionnelle.
 5. Tout ce qui fait qu'une force militaire ne fonctionne pas comme un mécanisme parfait et tout ce qui différencie les opérations simulées des opérations réelles.

défectueuses) qui, accumulés, peuvent avoir de graves conséquences, et cela, malgré la planification. Une part d'improvisation sera inévitable. D'autre part, l'efficacité opérationnelle d'une force armée, en vue de la victoire dans la guerre, est nécessairement obérée par la gestion des forces en temps de paix : la routinisation et le souci de faire des économies. De la dialectique et du hasard, il faut déduire que le recours à la force armée est un *pari* – mêlant le calcul et la tragédie – puisqu'il faut, du début à la fin, de l'échelon tactique à l'échelon politique, décider dans le *stress*¹ créé par le danger et la fatigue propres au conflit armé, lui-même générateur d'évènements largement *imprévisibles*. D'autant que les guerres qui surviennent ne sont généralement pas celles auxquelles on s'est préparé, ces dernières étant précisément celles que l'on sait éviter.

Outre les limites des capacités cognitives, l'action militaire est également caractérisée par le paradoxe et l'entropie (E. Luttwak) : tout succès finit par coûter ou user (plus une armée conquiert et avance, plus elle s'éloigne de ses bases arrières, plus ses lignes de communications s'étirent, plus les besoins d'entretien s'accroissent, diminuant la capacité de combat), si bien qu'au « point culminant » succède le retournement de situation. De même, *occuper* un territoire ennemi est un signe de victoire, mais aussi un fardeau puisqu'il faut *s'occuper* de la population et y immobiliser des troupes. Quant à la logique linéaire de l'économie industrielle, c'est-à-dire la production de masse à coût réduit grâce à la standardisation des produits, elle ne saurait s'appliquer à la stratégie militaire : l'équipement est destiné à fonctionner en interaction avec l'ennemi ; or, tout équipement standardisé est vulnérable à une contre-mesure unique. Les économies d'échelle sont contre-productives au plan stratégique : une grande unité permet de considérables économies en coûts d'achat et de fonctionnement ; dans le transport maritime civil, cette logique a conduit à une concentration des capacités sur un millier de pétroliers ou méthaniers ; en résulte une concentration de valeur sur un nombre réduit de bâtiments, susceptibles de devenir des cibles de choix en cas de conflit armé (ainsi les pétroliers de plus de 100 000 tonnes pour les sous-marins).

1. Cf. Hubert Touzard : « Un modèle de la prise de décision en situation de stress : le modèle de I.L. Janis », *Stratégie*, n° 42, 1989, p. 139-152, ainsi que François Caron : « De l'art de la décision stratégique. Comprendre pour prévoir – prévoir pour décider – décider pour agir », *Stratégie*, n° 107, 2014, p. 111-136.

3) Spécifiquement, *la guerre est un acte¹ de violence destiné à contraindre l'ennemi à exécuter notre volonté*, dès lors qu'il n'y a pas moyen de le convaincre ni d'autre moyen (économique par exemple) de le contraindre (*ultima ratio regis*). Cette définition « duelliste » suppose l'intention politique, l'hostilité et l'usage de la violence armée. La lutte politique n'est pas la guerre tant qu'il n'y a pas l'usage de la violence armée; la violence armée n'est pas la guerre tant qu'il n'y a pas l'hostilité et l'intention politique. La violence armée – modalité spécifique, tragique, transgressive par rapport aux normes du temps de paix, probablement réciproque – vise la disparition de l'autre comme force d'opposition physique ou psychique. La violence est un moyen; le but est d'imposer notre volonté². Intervient alors la double théorie des « centres de gravité » et des « points décisifs », soit, respectivement, les sources de puissance, matérielle ou immatérielle, de l'adversaire, et les objectifs, matériels ou immatériels, qui, neutralisés, rendent vulnérable le centre de gravité. Selon cette double théorie, il existe trois types de forces, avec chacune leurs éléments clés : les forces militaires ou les moyens du combat, les forces économiques ou les ressources du combat, les forces morales ou la volonté de combattre. Le principe de base est celui de la conservation de nos propres forces et de la réduction ou destruction des forces de l'ennemi. Le problème est de déterminer le « centre de gravité » sur lequel orienter l'effort : l'armée ennemie, pour la vaincre, ou le territoire ennemi, pour l'occuper ou paralyser ses communications, ou la population ennemie, pour la démoraliser, la rallier ou la subvertir; avec à chaque fois l'identification du « point décisif³ » : tel élément de

1. Une série d'actes, puisque la guerre ne consiste pas « *en un seul coup sans durée* » (Clausewitz).

2. Selon le *Marine Corps* des États-Unis, « *l'objet de la guerre est d'imposer notre volonté à l'ennemi. Le moyen en vue de cette fin est l'application organisée de la violence ou de la menace de celle-ci par la force militaire. La cible de cette violence peut être limitée aux forces combattantes hostiles ou bien s'étendre à la population ennemie dans son ensemble* ».

3. Sur la décision, signalons la théorie du point de bascule (Malcolm Gladwell, *Le point de bascule*, 2000) et le principe 80/20 (Richard Koch, *Le principe 80/20*, 1998), c'est-à-dire le constat que dans la plupart des organisations et initiatives humaines, 80 % des résultats sont obtenus par 20 % des individus. Selon Howard Gardner (*Faire évoluer les esprits*, 2004), sept leviers sont susceptibles d'encourager un changement d'état d'esprit : la raison, qui produit des arguments s'adressant à la partie rationnelle de l'esprit; la recherche, qui génère de nouvelles données et de nouvelles histoires; la résonance, qui fait appel aux aspects affectifs et émotionnels de l'esprit; les redescrptions représentatives, qui créent des visions nouvelles ou différentes d'une même

l'armée ennemie (les transmissions? les défenses anti-aériennes?), ou du territoire ennemi (la capitale? des gisements miniers), ou de la population ennemie (la classe ouvrière? les leaders d'opinion?). Telles sont les parties fondamentales du duel: les forces armées et leur logistique; le territoire, les ressources et les communications; l'opinion et le gouvernement.

2. La « trilogie »

La trilogie clausewitzienne porte sur les relations entre politique, stratégie et tactique, soit les trois niveaux où se livre la guerre. D'où l'ambivalence de la « stratégie », qui est, au sens militaire, soit *stricto sensu* le niveau intermédiaire entre la tactique et la politique, soit *lato sensu* l'articulation des trois niveaux, dans un certain cadre spatio-temporel.

La politique (le gouvernement ou l'autorité insurrectionnelle) désigne l'ennemi, choisit l'allié, décide d'entrer en guerre et définit les buts de la guerre. La stratégie (le commandement) détermine les objectifs militaires et prépare les opérations (le plan de guerre); elle met en œuvre les moyens d'obtenir la victoire dans la guerre, ou conduite de la guerre en vue d'atteindre une paix victorieuse. La tactique (les combattants) exécute les opérations et neutralise les cibles (il en existe deux types, statiques ou mobiles); elle met en œuvre les moyens d'obtenir la victoire dans la bataille (grande tactique ou art des batailles, c'est-à-dire les opérations d'un niveau égal ou supérieur à l'échelon régimentaire) ou dans le combat (petite tactique ou art des combats, c'est-à-dire les opérations d'un niveau inférieur à l'échelon régimentaire), en combinant le mouvement et le choc ou le feu. Comme la stratégie, la tactique a deux faces, théorique et pratique: elle est l'art, enseignée ou appliquée, de combiner, en opération, les actions des moyens, dans le cadre de la stratégie, afin de remporter la victoire militaire. S'ajoutent: la

chose; les récompenses, qui servent à renforcer le changement de mentalité par le biais d'incitations; les sanctions, qui servent à renforcer le changement de mentalité par le biais de punitions; les événements du monde réel, qui peuvent engendrer une nouvelle façon de penser ou faciliter le changement d'opinion. Face à ces sept leviers, les résistances sont les intérêts, les préjugés et les habitudes qui poussent à s'opposer au changement.

poliorcétique, c'est-à-dire l'art des sièges et des fortifications; la logistique, c'est-à-dire l'art des approvisionnements et des déplacements (une armée même en campagne passe plus de temps au repos ou en route qu'au combat); le renseignement, dont les trois rubriques sont l'investigation ou la recherche d'informations, la documentation ou la constitution d'un ensemble d'informations de référence, l'anticipation ou la recherche et la constitution de l'information à des fins de prévision; la coordination interarmées (entre les trois forces terre, mer, air) et interarmes (verticale, c'est-à-dire la coopération entre les fonctions mêlées, appui, soutien, horizontale, c'est-à-dire la coopération au sein des fonctions mêlée, appui, soutien, s'agissant de l'armée de terre¹); le service de santé, y compris l'évacuation des blessés.

De nos jours, entre la stratégie et la tactique militaire, a été inséré « l'opératif ». D'où la construction suivante : le niveau stratégique renvoie à la campagne, ou série d'opérations interarmées, et au théâtre de campagne, soit l'aire géographique dans laquelle agissent les forces armées; le niveau opératif renvoie aux opérations, ou série d'engagements tactiques menés par chacune des forces armées, et au théâtre d'opérations, soit l'aire géographique dans laquelle agit chacune des forces armées; le niveau tactique renvoie à la bataille, *id est* chacun des engagements tactiques ou actions de combat menés par les différentes unités composant une force armée, et au champ de bataille, soit l'aire géographique dans laquelle agissent les unités composant une force armée. La mobilité tactique concerne le déplacement sur le champ de bataille; la mobilité opérationnelle, le déplacement sur le théâtre d'opérations; la mobilité stratégique, le déplacement sur le théâtre de campagne. Si l'on donne à la « bataille » un sens non seulement tactique mais opérationnel et stratégique, on distingue la bataille du commandement, qui a pour but la supériorité dans la conception et la conduite de la campagne, des opérations et des engagements; la bataille du renseignement, qui vise, offensivement, à connaître les capacités, les manœuvres et les intentions de l'adversaire, défensivement, à empêcher l'adversaire de connaître nos capacités, manœuvres, intentions; la bataille des espaces maritimes et/ou aériens, qui vise, offensivement, leur maîtrise (éventuellement pour

1. Armes de mêlée: infanterie, cavalerie; armes d'appui: artillerie, génie; armes de soutien: matériel, train, transmissions.